

Ceci fait partie de la série

La marque du chrétien

De

James Thompson

La marque du chrétien

2 Corinthiens

2.14–17

Prisonniers pour Dieu

“Nous ne sommes pas, comme plusieurs, des falsificateurs de la parole de Dieu” (2.17).

Il y a quelques années, je me trouvais au milieu d’une foule de milliers de gens pour voir et entendre un candidat à la présidence des Etats-Unis ; ce candidat fit un appel de dernière minute envers ceux qui le soutenaient et ceux qui ne s’étaient pas encore engagés. Je me souviens peu de ce qu’il a dit, mais je me souviens distinctement de l’atmosphère que l’événement était censé créer. Tout avait été soigneusement préparé pour avoir l’air “optimiste”. Tout le monde — supporters et non engagés — devait croire que la victoire était à l’horizon. Les planificateurs savaient que des millions de gens dans tout le pays verraient un reportage d’une minute sur l’événement ce soir-là à la télévision. Le message qu’ils voulaient communiquer était que cette cause était gagnante. Ils savaient que personne ne veut s’engager dans une cause perdue.

Ces professionnels savaient que nous aimons suivre une foule et nous associer à un gagnant. Souvent, avant d’être prêts à prendre le risque de nous engager dans une cause, même digne, nous voulons être convaincus qu’elle porte en elle les signes d’un succès éventuel. Une affaire perdue ne nous intéresse pas.

Dans l’Eglise aussi, il est normal de chercher le signe du triomphe. L’attente de la victoire est contagieuse, car elle stimule à la fois les chrétiens engagés et ceux qui le sont moins ou pas du tout. Par conséquent, nous essayons de créer une atmosphère positive. Nous aimons regarder la croissance dans tous les domaines mesurables, pour montrer que la victoire est proche. Nous étudions la participation des membres aux réunions d’année en année, nous mesurons la croissance dans les dons, dans les conversions, dans les acquisitions de l’Eglise. Ces signes de victoire sont utilisés pour montrer que notre programme n’est pas une cause perdue, pour nous inciter à chercher d’autres indications que nous sommes en train de gagner.

Comme le montre le verset 14, il est naturel de se réjouir dans la victoire : “Grâces (soient rendues) à Dieu, qui nous fait toujours triompher”. Paul partage avec nous le délice des frissons de la victoire. A certains moments de notre vie, ces paroles de Paul, “Grâces (soient rendues) à Dieu”, sont les seules qui sont appropriées (Rm 6.17 ; 7.25). Cette simple exclamation suggère un émerveillement devant ce

que Dieu a fait en Jésus-Christ. Le Nouveau Testament ne laisse aucun doute : le christianisme authentique comprend ce ravissement qui ne s'exprime que par des exclamations. C'est pour cette raison que les premiers chrétiens, qui s'émerveillaient comme Paul devant la grandeur de Dieu, célébraient souvent ses louanges par leurs chants.

UN CHRISTIANISME TRIOMPHANT

Paul emploie une image pleine de couleurs pour décrire la victoire du chrétien : "(...) qui nous fait toujours triompher". Cette métaphore est dérivée des processions triomphales de la Rome antique. Les généraux revenaient victorieux de la bataille avec leurs armées pour marcher en défilé devant la foule admiratrice avec tous les signes de leur triomphe. Ces signes comprenaient les prisonniers ennemis et le butin de la guerre. Paul décrit ainsi le défilé triomphant de la cause de Dieu ; il conduit son peuple victorieux, tout comme les généraux de Rome.

Dans le Nouveau Testament, on trouve souvent le thème de la victoire. Le terme traduit "nous fait toujours triompher" au verset 14 (*thriambeuo*) est également employé en Colossiens 2.15 pour décrire la victoire remportée par le Christ sur la croix : "Il a dépouillé les principautés et les pouvoirs, et les a publiquement livrés en spectacle, en triomphant d'eux par la croix." Selon ce texte, nous luttons avec l'assurance que la victoire est déjà certaine.

Les épîtres de Paul abondent de références quant au triomphe déjà remporté par le Christ. La conclusion qu'il tire de la résurrection de Christ en est un exemple : "Grâces soient rendues à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ !" (1 Co 15.57). En Romains 8.37, la promesse de la victoire de Christ conduit Paul à l'annoncer avec un beau lyrisme : "Mais dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés." C'est donc un christianisme triomphant que Paul annonce et qui lui fait dire à plus d'une occasion : "Grâces soient rendues à Dieu !"

Notre ministère exige que nous partagions avec Paul cette certitude de la victoire ultime. Le désespoir peut s'avérer aussi contagieux que l'espérance. Il peut nous dépouiller de notre volonté de servir, communiquer un manque d'espoir, créer son propre genre d'effet de foule.

La marque du chrétien est une participation dans la procession triomphale.

QUEL GENRE DE TRIOMPHE ?

Toute personne qui lit 2 Corinthiens du début jusqu'à la déclaration remarquable de Paul au 2.14 sera certainement surprise par sa manière abrupte de déclarer cette victoire. Le contexte immédiat du passage montre un homme sur la défensive. Il a répondu aux accusations selon lesquelles il a manqué de sincérité, qu'il a été capricieux. En 2.1-13, il a rappelé l'intense douleur qui a marqué son ministère auprès des Corinthiens. Il leur a écrit sa lettre "dans une grande affliction, le cœur serré, avec beaucoup de larmes" (2.4), car lui et ses lecteurs ont tous été attristés (2.2, 5). Il leur parle du moment où son esprit "n'a pas eu de repos" (2.12) à cause de son souci pour l'Eglise de Corinthe et ses problèmes, lorsque Paul n'avait pas de nouvelles d'eux par Tite. Ce qui est remarquable au verset 14, c'est que le cri de victoire vient au beau milieu de sa description de la tristesse profonde et du stress causés par son ministère ! A ce moment précis, il déclare : "Grâces (soient rendues) à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ !" Il ne reprend qu'en 7.5 son histoire des nouvelles en provenance de Corinthe.

La revendication de la victoire par Paul en 2.14 semble inappropriée. Certains commentateurs ont même suggéré que ce passage (2.14-7.4) constitue un ajout, qu'il ne faisait pas partie de la description originale de l'anxiété de Paul au sujet de l'Eglise aux chapitres 2 et 7. En effet, le changement d'humeur est frappant. Cette association de versets exprimant des émotions si différentes nous étonne.

Il est possible que nous ayons exagéré le contraste entre les versets 13 et 14. Paul ne se décrit pas comme le général qui conduit ses armées dans une procession triomphale. Il est lui-même conduit en triomphe, comme l'un des prisonniers menés continuellement devant la foule. Par son ministère, il répand la connaissance de Dieu. C'est sa gratitude de tenir le rôle du prisonnier dans la procession triomphale qui le conduit à s'exclamer : "Grâces soient rendues à Dieu !"

Si nous comprenons le rôle de Paul dans cette situation, nous ne serons peut-être pas choqués devant la transition du verset 13 au verset 14. Il est probable que par l'anxiété et par la tristesse

de son ministère, décrites en 1.8–11 et 2.1–13, Paul voit en fait la procession triomphale de Dieu. Il sait que ses peines pour les Eglises ne constituent pas une cause perdue, mais qu'elles font partie d'une histoire qui finit par une victoire. Par conséquent, il est heureux d'être un prisonnier dans cette cause.

Tout ceci rappelle l'image puissante que Paul utilise en 1 Corinthiens 4.9 : "Car Dieu, ce me semble, a fait de nous, apôtres, les derniers des hommes, des condamnés à mort en quelque sorte, puisque nous avons été en spectacle au monde, aux anges et aux hommes." Puisque le mot grec traduit "spectacle" est *theatron*, nous pourrions traduire : "Nous sommes devenus un théâtre pour le monde." Jésus lui-même était une sorte de spectacle devant les foules qui l'ont vu crucifié. Sa mort est pour tous un symbole et un exemple de l'humiliation. Les paroles de Paul en 1 Corinthiens 4.9 suggèrent que le serviteur de Christ est prêt à partager le destin de Jésus et de devenir un "spectacle".

L'un des thèmes majeurs de 2 Corinthiens est la déclaration de Paul selon laquelle son ministère lui fait partager la mort de Christ. Comme Dieu est celui qui nous fait toujours triompher, Paul est celui qui porte toujours avec lui dans son corps la mort de Christ (4.10). Il accepte de porter la "faiblesse" de Christ (13.4 ; cf. 11.10). Mais si ce thème de faiblesse est important pour l'épître, il s'accompagne de la déclaration que "[la puissance de Dieu] s'accomplit dans la faiblesse." Paul dit alors : "Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort" (12.9–10).

Si nous disons comme Paul : "Grâces (soient rendues) à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ", il y a de fortes chances que notre déclaration ne porte pas le même poids que celle de Paul. Il est possible de ressentir l'émotion de ces paroles, sans avoir vécu leur contexte. Il nous arrive de chercher les victoires qui consistent à éviter l'angoisse d'un vrai service rendu à Dieu. Nous voulons des réussites plutôt gratuites et sensationnelles, et non celles issues de la douleur de la croix. Nos modèles de victoire se trouvent peut-être moins dans la croix que dans la place du marché. La victoire proclamée par Paul est certes étrange ; elle provient néanmoins très clairement de la croix de Christ.

Notre première réaction, après avoir assumé une responsabilité dans l'Eglise, est d'être navré

du nombre de problèmes auxquels nous devons faire face. Nous devons dépenser beaucoup d'énergie pour maintenir la paix, pour aider des chrétiens indifférents, pour accomplir des tâches routinières et pas spécialement intéressantes. Rien de tout cela ne ressemble à une procession triomphale. Nous sommes souvent mal préparés pour les ennuis qui accompagnent un tel travail. Mais Paul suggère que la puissance de Dieu est à l'œuvre dans les tâches ingrates que nous accomplissons. Nous avons, nous aussi, une part dans le défilé de la victoire.

Souvent, nous vivons dans la confiance que nos ministères participent à la victoire de Dieu, bien que nous n'en voyions pas les signes. Tout responsable chrétien a connu assez de déceptions pour mettre en doute la certitude d'une victoire dans son ministère. Les gens nous déçoivent, nos efforts pour encourager les autres ne donnent aucun fruit visible. Les moments victorieux viennent quand même, apportant une réelle joie. La déclaration de "grâces à Dieu", venant au milieu de la description des peines de Paul, révèle peut-être un esprit agité (7.5) finalement calmé et encouragé par la bonne nouvelle apportée par Tite : les Corinthiens n'ont pas déçu l'apôtre : "il nous a raconté votre ardent désir, vos pleurs, votre zèle pour moi, en sorte que ma joie a été d'autant plus grande" (7.7). Le ministère de Paul avait produit la joie de voir les fruits de son labeur.

L'AROME DE CHRIST

La procession triomphale était un spectacle impressionnant qui produisait les images grandioses d'un grand défilé. Les généraux en uniforme, les étendards portés par les soldats, tout cela faisait une impression visuelle très forte. Avec le spectacle, il y avait également l'arôme de la victoire. L'encens remplissait l'atmosphère d'un message de triomphe pour les foules. Cette image incite Paul à dire que cet arôme de la victoire caractérisait son ministère, donnant à son rôle sa véritable importance.

Les parfums sont souvent mentionnés dans la Bible et dans d'autres littératures juives. Parfois la Parole de Dieu est comparée à un parfum. Les sacrifices offerts à Dieu sont décrits comme une agréable odeur (cf. Ex 29.18 ; Lv 1.9). Ainsi, le Nouveau Testament décrit le sacrifice de Christ comme "un parfum de bonne odeur" pour Dieu (Ep 5.2). Selon le verset 14, cette "odeur de sa

connaissance” est répandue dans le monde. Partout où l’histoire de Jésus est racontée, l’odeur de la victoire est sentie. L’histoire de sa croix est pour les chrétiens la force puissante de Dieu pour le salut (1 Co 1.13–25 ; cf. Rm 1.14–17). Ainsi l’odeur répandue donne la vie et la force à ceux qui sont sauvés (2.16), même si elle porte l’odeur de la mort pour ceux qui périssent (2.16).

Paul veut, avec ces images impressionnantes, communiquer la vérité suivante : la croix est le message le plus décisif qui soit. Il touche à ce qui est le plus important pour nous : la vie et la mort. Une telle comparaison ne peut que faire pâlir les processions triomphales les plus impressionnantes.

La question importante de 2 Corinthiens est celle du messager et de son rôle dans cet événement capital. Paul se défend, il répond à ceux qui maintiennent qu’il est trop faible et incompetent — et même trop malhonnête — pour poursuivre un ministère sérieux. Paul sait que Jésus n’est pas le seul arôme divin. Parfois, comme il le dit aux Philippiciens, nos petits dons sont un “parfum de bonne odeur” et un “sacrifice que Dieu accepte et qui lui est agréable” (Ph 4.18). Notre vie toute entière est un “sacrifice vivant” à Dieu (Rm 12.1). Paul décrit cette réalité de façon précise en Philippiciens 2.17 lorsqu’il dit : “Je sers de libation en plus du sacrifice et de l’offrande de votre foi.” Les messagers du Christ sont une libation sur son autel.

A ceux qui mettent en doute l’intégrité et les qualités de Paul, ce dernier répond — chose étonnante — qu’il a une part importante dans la procession triomphale de Dieu. Il déclare que “par nous, [Dieu] répand en tout lieu l’odeur (*osme*, 2.14)” de l’histoire chrétienne et que les chrétiens sont eux-mêmes “l’arôme” (*euodia*, 2.15) de Christ. Partout où Paul prêche cette croix de Christ, se donnant en libation pour les autres, il participe avec son Seigneur à l’odeur de la victoire et au “parfum de bonne odeur” qui monte vers Dieu.

Se dire l’instrument de Dieu dans la seule grande procession triomphale qui compte est une revendication étonnante. Par conséquent, Paul demande : “Qui est suffisant pour ces choses ?” (2.16). La réponse — évidente — est : “personne”. La question est posée par quelqu’un qui sait que le fait d’être l’arôme de Dieu est une responsabilité trop grande, trop merveilleuse.

Paul répond à sa propre question en 3.5–6 : “Notre capacité, vient de Dieu [qui] nous a aussi rendus capables d’être ministres d’une nouvelle alliance.”

NE PAS ETRE DES CHARLATANS

Si Paul n’avait pas été sur la défensive, il aurait pu ne pas parler de sa part dans la diffusion de l’arôme de Dieu. Son premier souci, comme 2.17 le démontre, est de répondre à l’accusation qu’il était un “falsificateur[]” de la Parole de Dieu. Son démenti dans ce verset suggère que lui, comme tout dirigeant chrétien, devait surmonter les doutes sur sa sincérité. Le mot utilisé par Paul pour “falsificateurs” (*kapeleuontes*) s’employait d’habitude pour désigner le détaillant qui achetait sa marchandise chez le grossiste puis la revendait avec profit. Parce que les détaillants augmentaient leurs profits en exagérant la qualité de leur marchandise, ils devenaient des “falsificateurs”. On utilisait le même mot pour décrire les marchands de vin qui diluaient leur produit. Les philosophes l’employaient pour parler des enseignants qui vendaient leur message pour de l’argent, en le trafiquant ou le diluant pour leur bénéfice personnel. Il existait donc des charlatans, aussi bien parmi ceux qui se disaient enseignants de la vérité que parmi ceux qui vendaient des produits sur le marché. La seule vraie caractéristique de ce personnage est qu’il n’avait aucune part dans son produit. C’était sa cupidité et son ambition — et non son dévouement — qui le conduisaient à vanter son produit.

La paraphrase *Le Livre* traduit ainsi 2.17 : “Nous ne sommes pas comme ces trafiquants de la Parole de Dieu (...) qui veulent seulement annoncer l’Evangile pour gagner beaucoup d’argent.” Il y avait sans doute des trafiquants de la Parole, pour qui l’histoire de Christ était une chose à vendre au meilleur prix. Il y aura toujours des gens “à vendre”. Cette situation se manifeste là où les hommes ont perdu le sens de l’émerveillement devant l’œuvre dans laquelle ils se sont engagés. Si nous avons perdu l’arôme de la victoire dans le service de Dieu, nos ministères deviennent comme n’importe quelle autre tâche. Pour ceux qui se voient comme les prisonniers de Dieu dans une procession triomphale, il est impensable d’utiliser la Parole pour un profit.

CONCLUSION

Pour contrer les critiques de notre époque, il faut saisir notre place dans le plan de Dieu. C'est par les sacrifices personnels de tous les serviteurs de Dieu que l'arôme de l'histoire de Christ est répandu. Nous ne sommes pas engagés dans une entreprise triviale ; l'arôme que nous répandons est une affaire de vie ou de mort. La douleur, la tristesse que nous connaissons deviennent en fait une participation dans la croix de Christ. Le rôle que nous jouons dans notre sphère limitée ne montre peut-être pas de résultats, mais il fait partie de la propagation de l'arôme de la connaissance de Christ "en tout lieu" (2.14).

Les hommes deviennent des falsificateurs lorsqu'ils ne voient aucune gloire particulière dans leur travail. Mais toute personne vraiment "saisie" par le service du Christ évitera de traiter l'Évangile comme un produit à vendre. Trafiquer la Parole qui nous tient à son service est inadmissible. La marque du chrétien, donc, est d'être "saisi" et "captivé" par une cause plus grande que lui. L'histoire de Jésus n'est pas un objet à monnayer, comme les marchandises d'un vendeur. Le chrétien est l'arôme de Christ, montrant à partir de son comportement que cette histoire l'a subjugué. ◆